

REVUE DE PRESSE

LES QUATRE MORTS DE MARIE

Carole Fréchette

CREATION 2005

Théâtre

La pièce « Les quatre morts de Marie » de Carole Fréchette créée aux Pipots la semaine dernière

La Mandarine Blanche, toute en finesse

Décidément, la saison théâtrale de Boulogne réserve cette année de bien belles surprises, qui plus est dans des registres variés. Après un excellent *Phédre* et *Hippolyte* de Jean Racine fin février (par la Cie Le Rocher des Doms), les spectateurs étaient conviés à découvrir une pièce contemporaine touchante et poétique, le week-end dernier : salle des Pipots : « Les quatre morts de Marie » de l'auteur canadienne Carole Fréchette... « *Je m'appelle Marie et je vais mourir devant vous* » prévient d'entrée de jeu la petite fille sur scène. Elle dit vrai, sauf qu'elle va mourir et revivre trois fois de suite, de manière plus ou moins

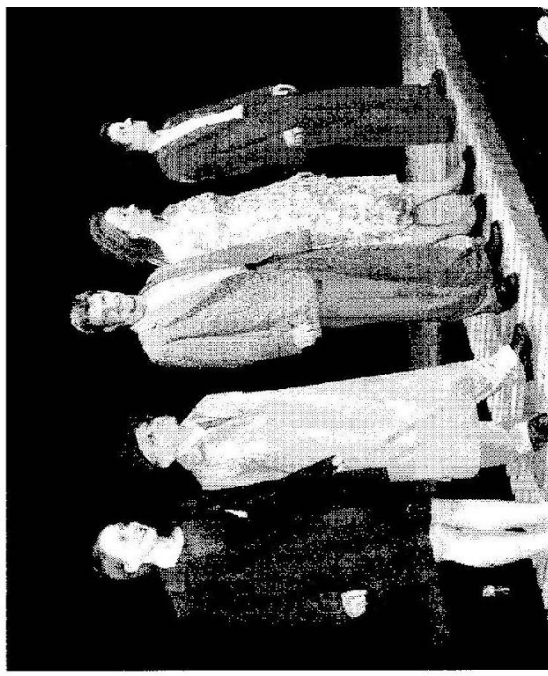
symbolique. Car il s'agit en fait d'une métaphore de la vie et de ses écueils, ses cruautés, la nécessité de passer des caps. La petite Marie, vive et imaginative se mue ainsi en une adolescente rebelle, violente et mal dans sa peau, puis en une femme qui aspire apparemment à la conformité. Enfin arrive l'étape de la vérité nue...

Malgré la noirceur de son propos, la pièce est ponctuée de moments de tendresse et d'un regard critique acerbe et hilarant sur la vacuité de la société de consommation. Tout cela est mis en valeur avec beaucoup de finesse dans la nouvelle création de la Cie La

Mandarine Blanche, en résidence à Boulogne pendant 8 mois. Une fois encore, Alain Batis a mitonné une mise en scène sobre, au service du texte, avec des décors, une lumière, une musique et un travail sur le son très soignés. A noter aussi quelques "effets spéciaux" surprenants et beaux (qui tombent du ciel...), et surtout, l'interprétation excellente des 5 comédiens. Mention spéciale à l'héroïne Marie, dont le personnage ne cesse d'évoluer, incarnée avec énergie et grâce par la jeune Laetitia Poulalion, seulement 20 ans !

Emmanuelle DUPEUX

La pièce poursuit actuellement sa carrière à Bagnolet.



LA VOIX DU JEUDI 24 MARS 2005

LES QUATRE MORTS DE MARIE DE CAROLE FRECHETTE

Mise en scène Alain Batis

Monde et Vie/Décembre 2005

La programmation du Proscenium invite les auteurs contemporains qui dénoncent les maux que nous nous infligeons, autant que ceux dont nous croyons qu'ils nous sont infligés. Soit nos perplexités et leurs antidotes, ces petites joies qui nous empoignent au creux de la vague mais nous font continuer à réfléchir avec dérision et fantaisie à la rescousse. Notez qu'aucune solution toute faite ne nous est proposée, non plus que des bouffées d'un rire analgésique ou factice. Vaillante, vigilante, la Marie de Carole Fréchette cousine avec le personnage central de ses *Sept Jours de Simon Labrosse*, lequel « *n'a qu'une arme pour se défendre: il est vivant* ». Marie joue aussi à être vivante, malgré quatre morts plus ou moins métaphoriques. « *On peut tout inventer quand on est vraiment toute seule* ». La solitude, d'accord. Pourtant seule, elle ne l'est pas, il y a forcément Simone et Sylvette, et Pierrot, Pierre, Pierre-Jean, plus Théo, Thomas et Louis, ce carrousel d'êtres qui bougent, parlent, qu'elle ausculte, poursuivant son périple intérieur. Autour, des guirlandes pour sapin de Noël, une table avec gobelets plastiques posés dessus, censés évoquer une convivialité laquelle est plutôt au point mort. Le décor est fait de caillebotis, bois et interstices alternant le clair et le sombre, qui s'abaissera pour que la pluie finisse par inonder presque Marie sur le plateau nu. Simulacre de baptême, de nouvelle naissance ? Mais il y a tant d'immédiateté dans les répliques : « *Restez si vous voulez, il faut que je parle* ». « *Pourquoi partir comme ça ?* ». « *Reviens, Marie* ». Les quatre comédiens qui escortent Marie, jouant huit personnages ont eu du plaisir à travailler avec leur metteur en scène, cela se sent et Marie est drôle, déroutante, déroutée, brave. Alain Batis nous repropose la pièce surtout pas inoffensive qu'il avait créée en 2001, pour laquelle il éprouve certainement une tendresse particulière, puisqu'il a tant à cœur de nous la faire aimer. Ca marche.

Marie Ordinis

Pérégrinations oniriques

Manuel Piolat Soleymat
lundi 12 décembre 2005

Les quatre morts de Marie **Proscenium (Paris)**



« Qu'est-ce que tu cherches, Marie ? », se dit-elle à elle-même. « Le monde est fermé, tout est connu ! ». Le plateau, fraîchement dépouillé de ses accessoires, de l'ensemble de ses éléments de décor, s'avance lentement vers une totale obscurité. Un point d'opacité absolue. Noir intégral qui éclot après que le dernier mot, la dernière syllabe du texte a passé les lèvres d'une Marie (Laetitia Poulalion) seule face au public, au faîte de sa fragilité.

Ce long et touchant monologue forme le dernier tableau des **Quatre morts de Marie**. Sans doute la plus belle proposition du spectacle. La plus forte et la plus investie. Silences prolongés, lenteur faisant peser les mots, poindre l'émotion : Laetitia Poulalion affiche une droite dignité, regarde sobrement couler une eau devant elle (chaque partie est associée à l'un des quatre éléments), soliloque sur sa condition d'âme naufragée. Au cœur d'une pénombre qui n'en finit pas de s'abattre sur elle, la comédienne excelle d'intensité, rend toute l'acuité de l'« incroyable impression de solitude » que confesse son personnage.

Marie est seule. Essentiellement. De manière insoluble. Tout comme ceux qui l'entourent, qui passent dans sa vie sans s'arrêter ou qui l'abandonnent. Sa mère (Régine Trieau), éternelle insatisfaite qui a « toujours une tristesse dans les yeux ». Son père (Marco Candore), qui se cherche, sans répit, jusqu'à sa fin. Pierre, Pierrot, Pierre-Jean (Amans Gausse), arpenteurs réels ou imaginaires du monde. Louis (Cyrille Labbé), adolescent enfermé dans sa colère et sa révolte.



Fillette. Adolescente. Femme. Être sans âge, morte ou vivante, visionnaire ou nostalgique. Le metteur en scène Alain Batis nous balade sur une échelle du temps à directions multiples, fait naître un monde étrangement poétique (les lumières sont de Jean-louis Martineau et la création musicale — onirique et mélancolique — de Cyriaque Bellot).

L'errance finale de cette Marie à la fois frêle et particulièrement dense emporte tout dans son obscurité. En un instant, elle nous fait oublier les terrains vagues que l'on vient de traverser.

Manuel Piolat Soleymat

Theatretoiles.net

★ ★ ★ ★ **LES QUATRE MORTS DE MARIE** **de Carole Fréchette**

Ces auteurs canadiens ont décidément bien du talent avec toujours, derrière le verbe, la poésie prête à surgir !

L'espace scénique nous intrigue ainsi aménagé, au moyen de caillebotis qui s'avèreront transformables car ces lattes de bois seront tour à tour décor intérieur ou clôtures, symbole de protection ou d'évasion ...

Saluons au passage la musique de scène, création que l'on doit à Cyriaque Bellot, intervenant subtilement pour mettre en valeur l'action ou la prolonger. Car ici, tout se justifie, se complète, s'imbrique qu'il s'agisse du texte, du jeu des acteurs, de la mise en scène ou des lumières, la symbiose est parfaite. Conséquence logique : on se laisse porter ! Nous allons donc accompagner Marie, la suivre dans cette initiatique succession d'avatars. La comédienne va se transformer sous nos yeux, mûe par une formidable énergie, une capacité à vivre intensément chaque période, surmontant chaque coup du sort. Petite fille enthousiaste qui demande qu'on lui raconte une histoire, puis une autre ... qui se chausse comme on utilise des bottes de sept lieues afin d'avancer plus vite et plus loin. Même devenue adulte, l'enfant émerveillée ne mourra pas chez elle, la petite lumière intérieure continuera à briller ... A sa suite, nous allons croiser d'autres personnages, partager leur différence respective. Il y aura tout d'abord la mère et cette tristesse au fond des yeux que l'enfant percevra, cherchera vainement à comprendre. Régine Trieau sera successivement Simone (la mère) puis Sylvette l'amie son absolu contraire puisque cette dernière ne pense qu'à rire.

Après le départ inexplicable de Simone, le père reviendra comme si les êtres ne pouvaient que se croiser avant de disparaître ... Marie rencontrera d'autres hommes, plus jeunes, plus fougueux et puis un autre plus âgé, porteur d'une plus grande expérience mais dont le passé est une chaîne à laquelle il reste rivé. Troublante coïncidence, le comédien qui joue le rôle du père (Marco Candore) sera également cet homme car au delà des apparences, les personnages se répondent de façon implicite, justifient leur existence. Marie s'exalte, se révolte, souffre, surmonte les obstacles, vit intensément, meurt sous nos yeux pour mieux renaître. Laetitia Poulalion est tour à tour énergique, forte et fragile, généreuse et sensible. Les répliques de ses partenaires sonnent juste et la plupart jouent plusieurs personnages qui vont et viennent s'incarnent sous nos yeux. Une pluie diluvienne finira par tomber envahissant l'espace scénique mais c'est de l'énergie, de la lumière que nous emporterons.

Scymone Alexandre

17 Décembre 2005 " Théâtres & Toiles " (theatretoiles.net)

RADIO ALIGRE

"Comme pour « la Peau d'Elisa » il y a quelques temps à L'Article (avec Marie Rivière) nous sommes plongés dans l'univers poétique, quasi onirique de l'auteur qui se bat là encore avec la solitude pour se sentir vivante à l'instar de ces questions que Marie -enfant- pose à sa mère : jusqu'où peut on marcher? Quand est-ce qu'on meurt? Pourquoi t'as toujours une tristesse dans les yeux? Et à cette dernière question la réponse est symbolique "Même quand j'ai tout, il me manque quelque chose". Des personnages qui se croisent, qui s'abordent, à peine, dialogues brisés, sur le chemin d'un ailleurs à définir (encore une image : ces souliers que Marie lave et frotte pour qu'ils brillent, que la maîtresse d'école les remarque) d'un ailleurs à atteindre. Cet ailleurs qu'elle trouve dans la mort.

Alain Batis, le metteur en scène, qui a collaboré avec des Cie que j'aime bien et que les auditeurs doivent maintenant connaître : Le Théâtre du Frêne de Guy Freixe (« Danser à Lughnasa »), la Cie du Matamore de Serge Lipszyc (« Samoubitsa » la saison dernière), nous livre un travail soigné, équilibré, solide, techniquement abouti, grâce auquel les errances des personnages peuvent avoir lieu. Cette mère triste qui devient femme heureuse dans le 3^e tableau, cet adolescent et son désir de conduire un 18 roues, ce père que ne revient que pour mourir, ce révolutionnaire qui la manipule à l'adolescence pour que jeunesse se passe...

Les collègues qui étaient présents le même soir que moi ont eu des réserves, Manuel y compris, moi je me suis laissée aller dans le tourbillon des émotions, de ce que j'ai même ressenti à un moment comme une errance post-mortem alors que ce n'est sans doute qu'un parcours initiatique, un parcours intérieur.

Des questions, oui, je m'en suis posée, et je n'ai pas trouvé toutes les réponses et c'est très bien. Un spectacle qui continue à vivre en moi, à me nourrir, c'est tout ce que je recherche au théâtre."

Viviane Matignon
Radio Aligre

PARISCOPE

N°1762

Semaine du 28 décembre 2005 au 03 janvier 2006

Coup de pouce



La pièce de Carole Fréchette, « Les quatre morts de Marie », raconte le parcours en quatre étapes, quatre métamorphoses d'une fille appelée Marie. C'est l'histoire d'une femme en marche qui voyage en réinventant sans cesse le monde. Ce spectacle, mis en scène par Alain Batis, interprété par Laetitia Poulalion; Régine Trieau, Amans Gausse, Marco Candore, Cyrille Labbé est à l'affiche jusqu'au 30 décembre.

Proscénium. Voir page 36.



froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups

LES QUATRE MORTS DE MARIE

Théâtre de l'épée de Bois (Paris) octobre 2007



Comédie dramatique de Carole Fréchette, mise en scène d'Alain Batis avec Laetitia Poulalion, Régine Trieau, Marco Candore, Amans Gausssel et Cyrille Labbé.

"*Les quatre morts de Marie*" est le troisième spectacle présenté par **Alain Batis**, et sa *compagne La mandarine blanche*, dans le cadre du festival Un automne à tisser qui se déroule au Théâtre de l'Épée de Bois.

Et quand on a vu "*Neige*" et "*L'assassin sans scrupules*", dont les auteurs sont respectivement le Français Maxence Fermine et le Suédois Henning Mankell, on peut quasiment évoquer, avec celui-ci, écrit par la Québécoise **Carole Fréchette**, une trilogie qui circonscrit le travail d'un metteur en scène dans une thématique récurrente même s'il s'immerge dans des univers différents.

Un des thèmes récurrents est l'enfance, l'enfance porteuse d'espoir qui structure l'adulte en devenir mais aussi le moment de tous les dangers, chrysalide fragile dont naîtra un papillon ou une chimère.

Carole Fréchette, la plume poétique et écorchée, écriture au scalpel qui racle l'os de l'âme, raconte l'histoire de celle qui restera toujours la petite Marie, celle qui déborde d'amour, d'amour pour sa mère, pour son père, pour la vie, pour le monde, et qui est transparente aux yeux de tous. Marie en quête d'amour et de reconnaissance toujours déçue, toujours vaine, un vide qui bride tout épanouissement et distille un poison mortel.

Alain Batis restitue la prosodie d'une écriture en transcendant l'univers de l'auteur. Avec une scénographie élémentaire et surprenante, toujours empreinte d'une grande délicatesse, d'une infinie poésie et d'une esthétique affirmée, des lumières travaillées et faisant de nouveau appel à **Cyriaque Bellot** pour la partition musicale et le chant, qui émaillent de manière séraphique cette déploration de l'innocence, il propose un spectacle tout simplement magnifique.

Et sur cette vague de crête qui ne pardonne aucun faux pas, portés par une mise en scène invisible, naviguent, funambules magiques, tous les comédiens, **Régine Trieau, Marco Candore, Amans Gausssel** et **Cyrille Labbé** autour de **Laetitia Poulalion** à l'incarnation remarquable.